

CHEMINEMENTS CAMBODGIENS, HMONG, LAO, VIÊTNAMIENS EN FRANCE



par **Ida Simon-Barouh**,
Centre d'étude
et de recherche
sur les relations
interethniques
et les minorités
(Ceriem),
université de
Haute-Bretagne,
Rennes-II

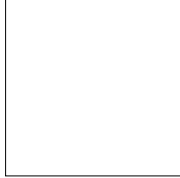
Si des étudiants, et non des chercheurs, ont initié à Rennes un vaste colloque autour des "Cheminements cambodgiens, hmong, lao, vietnamiens en France", c'est que le sentiment d'une perte culturelle inexorable les taraude. Pour les jeunes issus de ces collectivités ethniques, il s'agit de lutter contre la méconnaissance du passé de leurs ascendants et contre l'indifférence de la société d'accueil. En cela, les "cheminements" auxquels ils se sont intéressés nous ramènent tous à une question fondamentale, celle de la compatibilité, en France, de la diversité culturelle et de l'unité nationale.

Ce dossier d'*H&M* rassemble quelques-unes des communications présentées lors du colloque "Cheminements cambodgiens, hmong, lao, vietnamiens en France", à Rennes, du 12 au 14 octobre 2000. Organisé conjointement par l'association D'une Rive à l'autre, la Maison internationale de Rennes et le Centre d'études et de recherches sur les relations interethniques et les minorités (Ceriem/université de Haute-Bretagne), il avait pour particularité – et ce n'est certes pas une de ses moindres originalités – d'avoir été suscité non par des chercheurs, mais par des descendants mêmes de réfugiés, telle Py Cha, qui en a été l'artisan principal. Des chercheurs mis dans une situation un peu inhabituelle, puisqu'ils se sont trouvés face à leurs "objets" d'enquête, leur restituant sous une forme descriptive, analytique et "savante" (et les mettant une fois de plus à l'épreuve de leur regard critique) ce qui fut d'abord des entretiens, des échanges, une association à leur joie ou à leur tristesse parfois, des confidences qu'ils partagent normalement avec eux, tout cela qui est inhérent à la recherche.

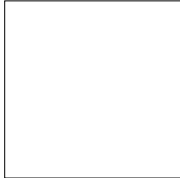
Pourquoi Rennes ? Outre le fait que l'association D'une Rive à l'autre, créée par Py Cha et quelques collègues étudiants s'intéressant à la culture des Hmong, est rennaise, le choix de cette ville tient aussi à la longue tradition de concertation et de travail en commun de quelques personnes, associations et institutions. L'ouverture en 1975 d'un Centre provisoire d'hébergement pour l'accueil des réfugiés au foyer Guy-Houist, l'organisation en associations, peu d'années après leur arrivée, des Cambodgiens, Hmong, Lao, Vietnamiens, l'écoute et l'action des acteurs de la vie locale et associative rennaise et l'existence d'une équipe de chercheurs au sein du Ceriem travaillant auprès de ces collectivités installées en Bretagne ont créé, au fil des ans, les conditions d'une émulation humaine et intellectuelle réciproque.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler les circonstances d'une telle manifestation car elles dépassent, à notre sens, le caractère "asiatique" et voulu fédérateur, par-delà les antagonismes, de cette rencontre. Elle émane donc de personnes qui, comme Py Cha, arrivées enfants avec leurs parents ou nés en France, s'interrogent, quelque vingt-cinq ans après, sur la culture dont eux et leurs parents sont porteurs dans un contexte de transplantation. Une question de fond les travaille – et, en cela, ils paraissent exemplaires de bien des descendants de migrants, quelle que soit leur origine géographique –, à savoir le sentiment d'une perte culturelle inexorable, un courant contre lequel il leur semble, à eux, nécessaire de "ramer". Ainsi, en juillet 1996, Py Cha a-t-elle interpellé les Hmong à Montreuil-Bellay

(Maine-et-Loire) et à Saumur, avec les populations locales, autour d'une exposition sur la culture hmong au Laos – plus précisément sur le vêtement, qui présente une grande variété matérielle et symbolique des motifs – et d'une conférence-débat sur l'histoire, la culture et les rapports intergénérationnels en France : "1975-1995, jeunes Hmong en France. Vingt ans après le Laos". Ceci dans une volonté de lutter contre l'ignorance, c'est-à-dire de tenter, par des expositions, des débats, des "mises en représentation" des Hmong, de briser cette méconnaissance et l'indifférence de l'ensemble des membres de la société d'installation, y compris des autres collectivités minoritaires.



*Les jeunes sont les dépositaires
dépossédés d'une tradition
dont il leur faut retrouver des clés
pour la comprendre ou la réinterpréter.*



DES CONTRADICTIONS ENTRE CULTURE D'ORIGINE ET SOCIÉTÉ D'ACCUEIL

Pour la génération de ceux qui n'ont pas connu le pays de leurs parents, il faut ainsi combattre l'amnésie qui concourt à tout niveler, à tout ramener à la norme majoritaire dans les sociétés d'installation. Aussi n'est-il sans doute pas inutile de procéder régulièrement à des rappels historiques sur les circonstances qui, pays par pays, régime par régime, ont créé les migrations, et de contribuer à éclairer, dans le même temps, les réponses que ceux qui ont fui les guerres, les massacres, les persécutions, les régimes totalitaires... Il est ici question des réfugiés du Cambodge, du Laos et du Viêt Nam – plus généralement connus sous l'appellation de "réfugiés d'Asie du Sud-Est" – et de leurs descendants vivant en France, désormais citoyens français pour la plupart d'entre eux. On ne peut que donner une idée de leur nombre car les enfants nés en France avant l'application des nouvelles lois sur la naturalisation (juillet 1993) sont devenus auto-

1)- Cf. *Rapport public 1990. Nationalités. Résultats du sondage au quart*, Insee, 1992.

matiquement français. Sauf à se livrer à des calculs très compliqués, ils ne sont pas, de ce fait, comptabilisés. Si l'on s'en tient aux relevés *stricto sensu* du recensement de la population, on dénombre 22 568 étrangers cambodgiens, 14 992 laotiens et 15 293 vietnamiens, soit un total de 58 853 personnes ; les Français par acquisition sont 75 489 au total, dont 19 296 anciennement cambodgiens, 17 758 laotiens, 38 435 vietnamiens. L'ensemble des étrangers et des Français par acquisition s'élève à 134 342 personnes⁽¹⁾.

Le but de la rencontre était ambitieux, puisqu'il y avait la volonté de réunir des personnes de toutes les générations, venues de tous les milieux, de donner à connaître le passé de l'ensemble des populations originaires des pays d'Asie du Sud-Est, les conditions de leur insertion dans la société française et leur devenir, un quart de siècle après les premières arrivées. L'intention était, on le voit, autant d'informer que de soulever des interrogations sans doute en voie de banalisation aujourd'hui mais qui, pourtant, n'en finissent pas de faire couler l'encre tant elles se heurtent à l'un des verrous forts de la société française, celui de l'État national monoculturel et de sa grande

méfiance vis-à-vis de la diversité (quand ce n'est pas la dénonciation pure et simple du "communautarisme").

Ces interrogations se révèlent parfois paradoxales : si beaucoup, parmi les parents, se sont longtemps désolés de voir s'effiloche les repères culturels qui furent les leurs naguère, nombre de jeunes issus de ces collectivités ethniques et qui, en effet, ignorent tout ou presque de l'histoire et de la culture de leurs parents, s'interrogent cependant sur eux-mêmes, sur cette culture dont ils sont partiellement les acteurs, dépositaires dépossédés, en quelque sorte, d'une tradition dont il leur faut retrouver quelques clés pour la comprendre et éventuellement la réinterpréter. Car, dans la vie de tous les jours, il leur arrive de s'étonner ou de se trouver confrontés à des contradictions – même après plus de deux décennies de vie en France –, à des oppositions, autant au sein de la famille qu'en dehors (l'une des plus frap-

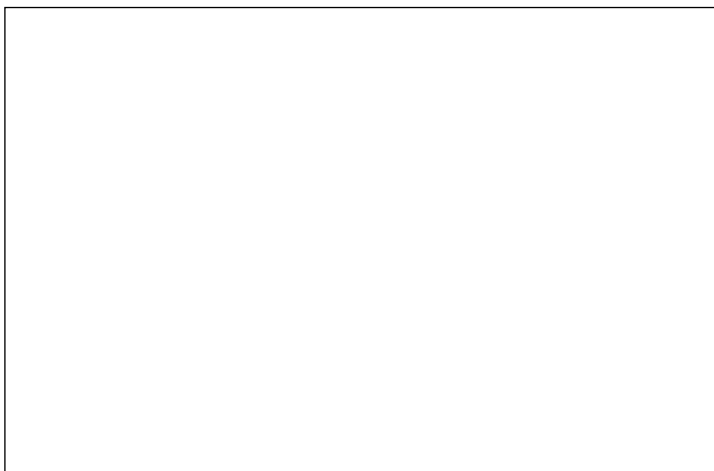


Il n'est pas inutile de rappeler le passé des "réfugiés d'Asie du Sud-Est" et leur devenir, un quart de siècle après les premières arrivées. En 1960, les S. posaient devant la maison familiale à Saïgon...

pantes pour eux étant certainement, aujourd'hui encore, les liens collectifs de la famille élargie, voire du clan, opposés à l'individualisme rencontré tout autour, à l'extérieur). C'est sur ces oppositions, contradictions parfois, qu'ils veulent aujourd'hui réfléchir, et apporter des réponses dans leurs relations avec leurs "anciens" et avec les membres de la société française dans laquelle ils ont été en partie socialisés.

LA RELATION, UNE NOTION FONDAMENTALE

Peut-être des journées exceptionnelles telles que les colloques sont-elles aussi pour eux l'occasion de donner forme à des questions latentes ou difficiles à expliciter pour soi ou, plus encore, avec leur entourage direct, questions qu'ils n'osent pas formuler tout haut – par déférence, par pudeur – et à partir desquelles, pourtant, ils aimeraient bien échanger, sinon débattre. Il en est de même de leurs sentiments d'appartenance et de leurs identifications : que sommes-nous aujourd'hui, nous les descendants ? Des Hmong ? des Cambodgiens ? des Chinois ? des Vietnamiens ? des Lao ? des "Asiatiques" ? des Français ? Sommes-nous assimilés à la culture française ? Que faisons-nous des savoir-faire et des savoir-être de nos "anciens" ? À ces questions font écho d'autres interrogations non moins importantes et vitales : comment les membres de la société dans laquelle nous sommes nés ou arrivés enfants nous considèrent-ils ? Comment répondre aux sollicitations parfois contradictoires de la famille et de la société d'accueil ? Il y a là les sentiments de fidélité, de loyauté envers un passé mal maîtrisé et un présent à assumer, dans le balancement permanent entre un "là-bas et autrefois" et un "ici et maintenant", entre les parents et soi. Et cela dans une société globale elle-même contradictoire puisqu'elle peut tout à la fois affirmer vouloir englober et discriminer. Il faut bien admettre, cependant, que for-



En 1986, la même famille
dans un jardin public
à Rennes.

muler de telles remarques ne signifie pas nécessairement que toutes les situations se posent en termes de problèmes ou de difficultés, car elles n'expriment pas nécessairement un mal-vivre. Mais elles sont inhérentes à toute migration et post-migration, quand les cultures et donc des populations en contact sont en situation culturellement inégalitaire.

La notion de relation sur laquelle Hélène Bertheleu a mis l'accent est ici fondamentale pour connaître et comprendre l'ensemble de ces phénomènes : la constante interaction entre collectivités migrantes – ou perçues comme telles à travers leurs descendants – et société réceptrice est sous-jacente à l'ensemble des thèmes traités ici. Elle permet de mieux souligner le caractère toujours mouvant des collectivités auxquelles on s'intéresse tout en essayant, toutefois, d'en percevoir aussi les constantes et d'éviter ainsi de les essentialiser, c'est-à-dire de considérer qu'elles se reproduisent comme mécaniquement à l'identique. Elle est aussi l'un des mots-clés d'une réflexion théorique qui s'appuie sur la mise en évidence des rapports sociaux inégaux que les acteurs du social et les politiques – ceux de Rennes en tout cas – tentent de gommer par leurs actions, même si la route est longue.

L'organisation de ce dossier reflète celle du colloque, à savoir la volonté de montrer des relations sociales et ethniques ancrées dans l'histoire. Passant ainsi d'une vision dans le temps – grâce aux approches historiques – à la présentation et à l'analyse des rapports directs avec la société française, on a tenté de voir comment tous ces Cambodgiens, Hmong, Lao, Vietnamiens font avec cette société et s'y inscrivent par le travail et l'acquisition de la nationalité. Puis nous avons pénétré dans les méandres du quotidien banal et du religieux, pour resurgir dans leurs actions citoyennes.

CONTRE L'APPROCHE GLOBALISANTE DES "ASIATIQUES"

Sans anticiper sur la lecture des articles, on peut y relever quelques traits qu'il nous paraît intéressant de souligner :

- en tout premier lieu, la vigilance sémantique. Hélène Bertheleu (p. 23) précise, en les mettant en rapport à propos des Lao, l'emploi des mots tels que "réfugiés", "immigrés", "minorités", utilisés, tout comme "culture" d'ailleurs, de manière parfois très fantaisiste, ce qui peut conduire à la confusion et donc à l'incompréhension des phénomènes que l'on est censé éclairer⁽²⁾.

- L'ancrage dans l'histoire, s'il n'explique pas tout du présent, donne des clés pour y entrer. Et c'est bien pour cela qu'ont été juxtaposées

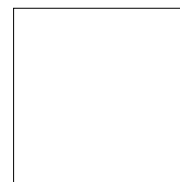
2)- Cf. Pierre-Jean Simon, "Du bon usage des définitions", in *Pluriel recherches*, "Vocabulaire historique et critique des relations interethniques", Cahier n° 1, 1993, pp. 3-21.

les communications de Pierre-Jean Simon (p. 14) et de Luc Mainguy (p. 33). Non par seul souci chronologique, de la colonisation au refuge, de la situation coloniale à la situation minoritaire en France, mais parce que là se trouve l'un des éléments explicatifs du regard plutôt bienveillant de l'ensemble des membres de la société d'accueil vis-à-vis des réfugiés d'Asie du Sud-Est et de leurs descendants. Même s'ils furent dénigrés – les portraits coloniaux en sont une illustration frappante³⁾ – les Cambodgiens, les Hmong, les Lao, les Vietnamiens suscitérent des sentiments ambivalents dont ne semble retenu aujourd'hui, et pour l'instant, que l'aspect positif. Ainsi furent-ils favorablement accueillis. Ce qui a, bien entendu, joué un rôle important pour leur intégration au sein de la société française.

• Autre point important, la nette distinction des populations auxquelles on a affaire. L'appréhension globalisante peut parfois être une facilité de langage. Encore un tel usage doit-il être précisé à chaque fois et des guillemets s'imposent. On parle aujourd'hui des "Asiatiques", comme naguère on les englobait sous l'appellation de "Chinois" – ou, péjorativement, de "Chinetok" –, de "Jaunes" aussi ou, au mieux, d'"Indochinois"⁴⁾. Nous le disions, l'attention aux mots que l'on emploie est essentielle. Nommer de manière globale ces personnes ou ces groupes, c'est laisser penser qu'ils forment un tout homogène. Or, c'est justement un des axes de ces Journées que de montrer que s'ils furent tous, en "Indochine", colonisés par la France, ils n'en demeurent pas moins très distincts les uns des autres par leurs cultures, voire par de grandes aires de civilisation. Fondre ainsi un ensemble de peuples en un seul participe de la méconnaissance à leur égard. Eux, en tout cas, savent se distinguer les uns des autres. Il peut y avoir derrière, d'ailleurs, des enjeux politiques qui recouvrent soit des dominations antérieures – au Laos, les Hmong étaient une minorité au sens sociologique du terme –, soit de puissantes rivalités ethniques et nationales qui parfois confinent au racisme, comme ce peut être le cas entre Cambodgiens et Vietnamiens. Rivalités et haines que les nationalistes – ainsi fonctionne tout nationalisme – font remonter à la nuit des temps mais qu'un examen plus approfondi amène à considérablement nuancer.

À l'inverse, les colonisateurs ont aussi divisé, faisant du Viêt Nam trois pays, le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine. Dans la métropole, l'appellation "Annamite" avait primé sur les autres (même si une

3)- H&M a consacré un numéro entier à ce thème au sujet d'autres populations. Cf. dossier "Imaginaire colonial, figures de l'immigré", n° 1207, mai-juin 1997.



*Si ces groupes furent tous,
en "Indochine", colonisés par la France,
ils n'en demeurent pas moins
très distincts les uns des autres
par leurs cultures, voire par de grandes
aires de civilisation.*



4)- Ida Simon-Barouh, "Asiatiques" ; "Indochinois". Pierre-Jean Simon, "Chinois", "Jaunes", *Pluriel recherche*, Cahier n° 4, 1996.

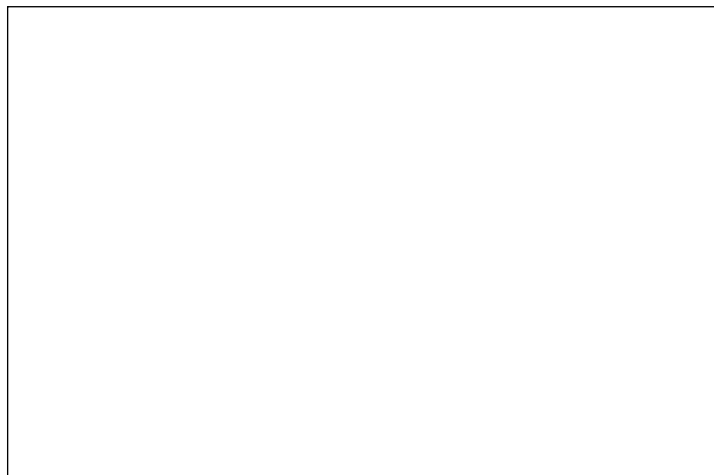
5)- Il m'est arrivé à plusieurs reprises, par exemple, qu'à mon retour d'une mission au Cambodge, on s'informe de ce que j'y avais vu : "Alors, le Viêt Nam ?" ...

chanson célèbre vantait "ma Tonkiki, ma Tonkiki, ma Tonkinoise..."). Les "anciens d'Indochine" parlent volontiers aujourd'hui encore des "Annamites" ou des "Indochinois" pour désigner les seuls Vietnamiens. Dans un public plus jeune et même par ailleurs cultivé, il semble que l'on connaisse mieux le Viêt Nam que le Cambodge et le Laos, au point de confondre ceux-ci avec celui-là⁽⁵⁾. On peut penser que les guerres dites "du Viêt Nam" aient plus marqué une certaine mémoire collective. À moins que ne se perpétue ici la moindre importance accordée, déjà du temps de la colonisation, aux Cambodgiens et aux Laotiens. Quoi qu'il en soit, il est bon de tenir compte de ces distinctions ethniques et nationales, non seulement si l'on ne veut pas commettre d'impair, mais tout simplement pour comprendre les situations politiques, sociales et culturelles des populations dont on parle.

CULTURES, PROFESSIONS, EXPRESSIONS CITOYENNES

• En regardant la réalité sociale française sous un autre angle, on peut souligner les apports et donc les transformations que ces populations venues d'ailleurs apportent en France, contribuant à la diversification de l'ensemble national français. C'est le cas de l'alimentation à travers les restaurants, les boutiques "exotiques", les marchés. C'est aussi le cas du bouddhisme, dont Sébastien Jarnot (p. 103) relate l'implantation dans l'Hexagone. Si l'on n'en connaît pas encore l'impact – car ici encore, on parle "du" bouddhisme alors qu'il y a "des" bouddhismes –, diverses écoles sont créées qui drainent, selon les modes, un nombre croissant de Français. Philosophie ou religion, et quelles qu'en soient les formes, le bouddhisme ne suscite, en tout cas, pas de rejet – plutôt une certaine fascination.

L'exercice associatif montre la part que prennent les communautés asiatiques dans l'ensemble local et national. Ici, des Cambodgiens participant à une manifestation à Rennes.



11

N° 1234 - Novembre-décembre 2001 -

FRANCE, TERRE D'ASIE

• Les cultures sont vivantes. Kao-Ly Yang (p. 76) pour les Hmong, Hélène Bertheleu pour les Lao, Anne Guillou (p. 90) et moi-même (p. 83) pour les Cambodgiens montrent les processus de transmission culturelle en cours d'une génération à l'autre. Si l'on sait désormais qu'avec le temps et en fonction des diverses situations, les cultures se transforment, on en connaît généralement assez mal les processus tels que la longue observation sur le terrain peut la révéler (et non pas la seule analyse du discours sur ce que "les gens" pensent et ressentent à ce sujet). Ces fameuses cultures que d'aucuns auraient tendance à faire exister en dehors des acteurs sociaux résultent de l'action des individus et des collectivités. Elles sont fort tenaces, tant elles plongent dans un *habitus* parfois conscientisé, tel que le montre Martine Wadbled (p. 95) pour les Vietnamiens.

• Les professions sont diversifiées. On s'étonnera peut-être ici de ne rien trouver sur les commerces. Il faut dire que si cette question est régulièrement traitée⁽⁶⁾, elle fait plus référence aux "Chinois" qu'aux Hmong, aux Cambodgiens, aux Lao, aux Vietnamiens. Car les stéréotypes ont la vie dure et il est bien connu que "tous les Chinois sont des commerçants" – et comme très souvent les populations venues du Cambodge, du Laos et du Viêt Nam sont confondues avec les Chinois, tout le monde est commerçant, de la même manière que tous les Hmong sont cultivateurs... Image contrebalancée par Py Cha à propos du travail des femmes hmong dans les champignonnières du Maine-et-Loire, plus proches là de la condition ouvrière que paysanne, on en conviendra⁽⁷⁾.

Pierre Billion (p. 38) a montré une très grande diversification professionnelle chez les premiers arrivants cambodgiens, hmong, lao et vietnamiens puis, désormais, chez leurs descendants, ainsi que des types de rapports en milieu mixte directement liés aux formes relationnelles fondées sur les schémas culturels d'origine, quelles que soient les professions exercées. Jean-Pierre Hassoun avait déjà démonté cette représentation "du" Hmong paysan que les autorités françaises consolidèrent, croyant pourtant bien faire en insérant les premiers arrivés dans les zones rurales⁽⁸⁾. Bien sûr, un certain nombre d'entre eux a poursuivi cette activité ou, après un passage à l'usine, y revient. Les articles d'Erick Gauthier (p. 61) pour les Hmong du Gard et de Nathalie Verhaege-Gatine (p. 72) pour ceux de Guyane en décrivent le développement – avec l'utilisation intensive de la main-d'œuvre familiale, stéréotype confirmé... –, mais soulignent aussi leur insertion dans le système économique libéral.

• L'expression citoyenne à travers les diverses associations (et il peut y en avoir plusieurs par groupe) est tout à fait révélatrice, non

6)- Cf. notamment Michelle Guillon et Isabelle Taboada-Leonetti, *Le triangle de Choisy*, Ciemi/L'Harmattan, Paris, 1986 ; Pierre Billion, *Économie, travail et relations interethniques : l'intégration socio-économique des minorités laotiennes en France et en Amérique du Nord*, thèse de doctorat, université de Haute-Bretagne, Rennes, 1998.

7)- Expérience vécue qu'elle a relatée dans "Hmong dans le Maine-et-Loire", *H&M*, n° 1222, novembre-décembre 1999.

8)- Jean-Pierre Hassoun, *Hmong du Laos en France. Changement social, initiatives et adaptations*, Puf, Paris, 1997.

Toutes les interventions du colloque de Rennes en octobre 2000 ne sont pas reproduites ici : certaines rappelaient de trop près des thèmes déjà traités par *H&M*, telles la communication d'Alain Forest, "L'action missionnaire comme révélateur des identités", et celle de Pierre-Jean Simon et d'Anne Guillou, "Les bouddhismes au Viêt Nam et au Cambodge. Doctrines et cultes"; d'autres étaient trop particulières, comme celle de Gérard Hamon, "Regard d'un élu municipal de la ville de Rennes sur l'immigration", ou celle de Jean-Claude Riou, directeur de la Maison internationale, concernant "Les associations à Rennes : bref aperçu historique".

On ne pouvait non plus, à travers l'écrit, rapporter toute l'émotion contenue dans l'évocation poétique et particulièrement chaleureuse du père Charrier à propos des "nouveaux mondes religieux des jeunes Hmong".

I. S.-B.

seulement du fait que les "communautés" ne forment pas des ensembles d'une solidarité à toute épreuve, mais que, elles aussi, comme toute collectivité, sont traversées par des antagonismes et des intérêts divergents. Il n'en reste pas moins que l'exercice associatif montre clairement la part qu'ils prennent dans un ensemble local et national qui ne leur a pas, jusqu'à présent, manifesté d'hostilité.

• Enfin, le long cheminement vers la naturalisation tel que l'aborde ici Anne Morillon (p. 50) implique des questions à la société française. Car, finalement, c'est bien de tout cela dont il s'agit ici : de la compa-

tibilité, en France, de la diversité culturelle et de l'unité nationale.

Qui sommes-nous en définitive ? Nous accepterons-nous tels que nous nous faisons chaque jour dans notre multiculturalité ? Cet héritage social que nos parents ont apporté en traversant les continents, doit-il être stérilisé ou trouver de nouvelles formes de vie ? Nous accepterons-nous enfin, dans la société qui a accueilli nos parents, tels que nous sommes, c'est-à-dire pluriels ? En répondant à ces questions lancinantes que posent les descendants de réfugiés (mais aussi d'immigrés), des pas sont marqués vers des formes de coexistence ethnique. On sait que ces questions ne sont pas à sens unique et qu'elles entrent dans un processus relationnel dans lequel les représentations, les lois, les idéaux universalistes de la société française interagissent. Où se trouve alors le juste milieu ?



Dossier *Populations du Sud-Est asiatique*
N° 1134, juillet 1990